

Hilary Davies

## Quand les animaux

Poème traduit de l'anglais par Tiphaine Samoyault  
Présentation de Christopher Middleton et de Tiphaine Samoyault

Hilary Davies' poem « When the Animals Came » is taken from her second collection, *In a Valley of This Restless Mind*, 1997. In that book there are two other cycles of poems, « Je Jacobean Room » and another – highly concentrated, epistolary – à propos Heloise and Abelard. Thus we have a triptych : the wings are poems of history, and the central panel goes deep into prehistory.

Since studying these poems, I have read in manuscript another poem of history, « Imperium », which will soon be published. « Imperium » vividly presents various perspectives on Nelson as a hero of colonialism, and it pinpoints also the French marksman whose bullet killed Nelson at Trafalgar.

It seems to me that Hilary Davies has shown that a poetry of genuine historical and prehistorical imagination can nowadays flourish. Her work combines an epic scope of vision with extraordinarily delicate masses of detail, through which a lyric sensibility shoots a constant sparkle.

Her first book, *The Shanghai Owner of the Bonsai Shop* (1991), was acclaimed by several English critics. Living as I do in Texas, I had not heard of her work before reading her second. Now I admire her poetry for its quite singular *realismo con attaca*. Her insights and inventions refresh as they enrich perception of an occidental culture as perilous as it is profound. She seems to have thrown out « nihilism » as a despicable intellectualistic trick. Born in 1954, her lineage is Anglo-Welsh : her imagination and intelligence have deep roots in the *matière* (that is, the historical identity) of *Angleterre*. Currently Hilary Davies teaches French and German at St. Paul's Girls School, Hammersmith, London.

C. M.

### *La fin des bêtes*

La structure de ce long poème narratif, quatre saisons interrompues en leur milieu par un dialogue amoureux, ne doit pas tromper sur l'enjeu de l'évocation : la substitution d'un temps circulaire par un temps linéaire qui absorbe les fins. Le sujet « paléolithique » et lointain de ce très beau texte ne produit rien qui soit de l'ordre d'une restauration pittoresque de l'humanité la plus ancienne, mais il touche à la relance de l'archaïque en ce qu'il raconte ce qui précède la séparation. Au temps où les animaux se

jetaient, pleins de leur propre désir, sur les lances des hommes, quand leur besoin de chaleur en faisait des sauvages migrateurs en route vers le sud, il était encore possible de penser le monde en termes d'extériorité et d'union. La violence était réversible et le deuil substituable. Plus tard, lorsque la saison suivante n'est plus recommencement mais commencement – et c'est la grande force de ce poème que d'inscrire une archéologie, au sens propre, du temps –, lorsque les animaux désormais répugnent à s'approcher et que les tribus se rassemblent moins souvent, la désunion s'inscrit au cœur de ce monde. La déchirure se creuse de l'absence des bêtes et du silence croissant de la forêt. La fin des bêtes, c'est le début de la conscience de soi et l'obligation d'une pensée de la mort. Il est un moment où le désir des animaux et le désir des hommes ne sont plus absolument équivalents et où, surtout, ils ne se rencontrent plus au lieu d'une mort échangeable. C'est alors que quelque chose d'incompréhensible se découvre parce que le désir est plus grand que la réalité – qu'il s'invente au sens que nous lui donnons aujourd'hui –, parce que le deuil s'inscrit en lieu et place de la mort. *Quand les animaux* est aussi un poème métaphysique sur l'irruption soudaine d'un réel impossible : comment se représenter quelque chose qui n'est pas ? Comment descendre dans une nuit qui n'est plus celle de la caverne et des grottes mais celle, encore plus profonde et peuplée de visions de l'intérieur de la tête ? Et ce qui paraît le plus difficile, c'est de confronter cette brusque arrivée d'images avec la réalité qu'on croit donnée, et unique.

Les difficultés de traduction du poème d'Hilary Davies ne tiennent pas à la richesse d'un vocabulaire précis, voire technique parfois qui peut en entraver légèrement la lecture, mais à la concentration dans la phrase de l'événement présenté : la rencontre d'une violence extérieure et visible et d'une déflagration insituable dans l'espace et dans le temps, la confrontation de la réalité physique et de la pensée métaphysique recouvrant tout du noir le plus complet. Une pensée vive est livrée en l'absence du concept, dans le décrochement des temps grammaticaux, les images analogiques – le jugement des pierres comme accès à la profondeur –, la façon dont le récit de métamorphose modèle le vers pour la faire advenir comme événement de langage. « Derrière le rideau de calcaire, cent mille lions / Préparent en foulées bondissantes leur sortie de la pierre. » Quand la chasse devient carnage consenti (la nécessité et le jeu) et que la mort ouvre une douleur et initie à la pitié, la poésie s'est ménagé un territoire puisqu'elle doit dire ce réel là : rendre compte d'un envers du monde où commandent les visions.

Que sont les animaux dans ce poème ? Ils y sont les absents progressifs parce que le texte raconte comment ils deviennent le plus autrui des autrui après avoir été pensés dans l'ordre du semblable. Ils deviennent sauvages parce que les hommes deviennent humains. La dialectique alors remplace l'analogie.

T. S.

I.  
*Automne*

Quand viennent les animaux ?

Après la grande chaleur et quand la saison des moucheron  
Sur les rivières est passée. À l'époque  
Où l'air n'est plus dense des colonnes d'insectes  
Ou du cri de la sterne vient la métamorphose.  
Nous avons chacun moyen de la distinguer – à un mouchetage des feuilles  
Tombant tourbillonnant du bouleau, aux sombres fruits du sorbier mûrs,  
À la grilse se hâtant remontant la rivière,  
À la steppe explosant comme un fruit sous le pied.

Alors nous le savons montent les brumes,  
Des semaines exhalées comme du feu de la rivière l'été,  
Un embrasement, une élévation consumée de l'eau dans l'air,  
Et la forêt est tendue de verre vert.  
Voici le temps mort, le temps où sous la chaleur dans la moiteur  
Les arbres ont l'air de se soumettre à la pression d'une voix que nous n'entendons  
pas,  
La tension des feuilles est telle qu'on les croirait ficelées à un arc.  
Nous sommes là épuisés dans la nervosité du bois,  
Dans l'attente du premier signe de changement,  
Le lent dépli d'une feuille de tremble qui soudain  
Gronde sous le vent d'orage et craque, aux abois  
L'arbre s'incline devant lui comme le caribou plie devant le loup.  
Alors nous connaissons la peur, et notre frisson comme jamais nous rapproche  
de la terre.  
Mais le ciel crache une phosphorescence et les horizons  
Rugissent comme mille précipices fissurant les falaises.  
Les pluies de la nuit vont en rafales dans l'air froid,  
La forêt s'installe.

C'est alors que viennent les animaux.

\* \* \* \* \*

Comment viennent les animaux ?

Je vous raconterai ce que j'ai vu dans ma jeunesse –  
Ma première chasse, alors posté avec mon père  
Au bord du lit de la rivière, il m'apprenait la vigilance.

Les plus jeunes partaient en éclaireurs  
Dormaient dans la plaine, résistant aux éléments,  
Tournant leurs visages, tout le jour, toute la nuit  
Vers l'est, léchant le vent guettant les premiers signes de gel.  
Dans le noir tu peux les entendre chanter, rire –  
Ils chassent l'appréhension de leurs cœurs ;  
Plus bas, la tribu révisé et fourbit le matériel :  
Burins, scalpels, projectiles ; le cloc, cloc,  
Cloc de la pierre qui frappe la pierre et le son des voix mêlées  
Montent du feuillage automnal jusqu'aux guetteurs sur leurs rochers.  
Creuse le passage ici, et conduis la rigole  
Jusqu'au gué, repousse les branches,  
Laisse pénétrer la lumière au travers  
Jusqu'au point où l'eau scintille et attire vers plus bas.  
Fais en sorte qu'ils viennent par cette voie.

Encore plein de sommeil tôt le matin,  
Tandis que les parents cuisinent et que les mères ôtent les poux,  
Quand les bouches effarées hurlent au bas de la paroi  
« Les voilà ! », je prends ma position près des arbres bordant la rivière  
Et je regarde les hommes partir. Tous de fiers chasseurs,  
Ceux qui ont le muscle fin et ceux qui l'ont massif,  
Ceux qui ont de la bedaine mais qui distribuent intelligemment les postes,  
Ceux qui ont la faim au ventre – ils viennent d'être introduits – et qui trop tôt  
Lèvent leur javelot. Graissés et habillés en vue de leurs labeurs  
Ils font le siège camouflés le long du courant et apprêtent leurs armes.  
La rosée tombe dans leurs cheveux.  
Les oiseaux pépient puis se posent et se calment ; on entend un bruissement :  
Ce sont les femmes, elles rassemblent leurs enfants pour les conduire vers les  
refuges  
Et elles renoncent à leurs bavardages sur le rocher.  
Le plus étrange silence tomba ; rien pourtant  
Ni le tohu-bohu intérieur des choses, ni le murmure des feuilles  
Ni le faible frémissement du courant sur les graviers  
N'était changé, c'était comme si la profonde tension  
De ces esprits logés là faisait lever une présence  
Du sol de la vallée qui, gigantesque, s'éloignait loin de nous  
Entre les sapins et, d'un geste de sa main massive,  
Abaissait le dit du destin.  
Maintenant l'air craque : la clameur lointaine des sabots  
Déroulant en avant résonne comme la vague marine  
Au lieu où les continents s'entrechoquent.  
L'armée du désir approche, désir de sud, d'ouest,  
De chaleur, elle approche et nous sommes prêts pour l'affronter.

C'est interminable. La rivière commence à crépiter.  
Enfin le chef met prudemment le pieds au-dessus de l'éboulis  
Et descend ; nous entendons le grattement de la muraille du cerf qui creuse  
Pour ralentir la chute. Leur chaleur est sur nous :

On peut sentir leur souffle. Les jeunes restent proches  
Tout à côté des ventres de leurs mères ; les taureaux montent avec prudence,  
ils bringuebalent  
Sur les bords de la piste. Et calmement la mère du troupeau,  
Qui connaît le pays et la destination,  
Les dirige par les voies marécageuses vers l'eau qui apaise.  
Les mains suent sur les javelots parmi les arbres.  
Et calmement la femelle sauvage guide, et échoue,  
Et les conduit vers leur mort.

On se précipite sur les jeunes, plus faciles à tuer.  
Comme ils hurlent ! Comme ils veulent vivre !  
Leurs langues rouillent autour de leurs museaux,  
Leurs nœuds rugissent d'un rugissement inimaginable.  
Alors nous les précipitons au fond de l'eau avec des harpons,  
Des flèches, une heure durant ; la tendre rivière  
File avec leur tendre sang.

\* \* \* \* \*

La chasse est finie. Quand une figure attardée  
Descend, en grognant, à travers le bois de trembles –  
Un vieux taureau nous offre une prise – c'est la bousculade  
Pour les positions pendant qu'il hésite, perturbé et anxieux,  
Qu'il attise le danger en bordure de l'eau ;  
Les guerriers aussi, qui alors dansent la danse du feu,  
Les pas d'un animal ou en vrai ceux d'un sorcier.  
Mais le désir doit extirper la peur : le taureau doit s'en aller  
Au sud avec ses femelles jusqu'aux verts pâturages ;  
Les jeunes se montrent, les chasseurs affamés de gloire.  
Il s'écrase en avant dans un arc d'eau éblouissante,  
Il émerge d'un labyrinthe de pluie d'or  
Pour implorer la vie. À travers les rochers lisses et plats  
Un homme se secoue, les yeux sur le fanon fourré  
La prise ! La prise ! – pas en rythme, sa danse,  
Et il chute au milieu des flots. Sous les sabots,  
Les garrots massifs, il est roulé et ballotté dans le courant  
Sa mâchoire sa poitrine dégagés vers la mer.

## II. *Hiver*

Hiver. Neige épaisse sur les sommets.  
Tu entends la roche calcaire qui s'éboule au loin  
Là où la glace se couche dans les crevasses  
Et balance sa hache imprévisible.  
J'ai vu des parois entières arrachées de leurs socles

Et transformer en bouillie sanglante les familles vivant au-dessous.  
Mais nous continuons à vivre ici.  
Le bois nous entoure comme des épaules  
Un carré contre les vents de la steppe qui viendront couper  
Ton visage et ton corps comme une lame.

Écoute.

Tout autour, il retient et nous renvoie  
Nos sons les plus infimes – un souffle, le frôlement  
D'une jambe souffrant d'engelures sous les fourrures,  
Sinhikole chuchotant à l'oreille de sa femme quand ils s'enlacent.  
Voilà l'arène de la vie humaine.

Regarde. Penche toi. Vois-tu  
Tout l'assortiment des préoccupations matinales  
Qui remplace la solitude? Vois-tu toutes les familles  
Occupées au quotidien à reprendre vie  
Dans le monde et à le recomposer?  
Notre tribu, facile; le parfum de sa respiration  
S'exhale dans le feu. Chaque famille a une préférence  
Pour un bois différent – le genévrier entêtant,  
La courbe du bouleau, son argenté magique, ou le frisson plaintif  
Des petites branches du tremble qui palpitent comme des notonectes  
Même si elles nous séparent de la mort. Car la victoire  
Sur la mort la nuit est comprise jusque dans la moindre  
De ces célébrations. Les femmes choisissent  
Parmi les herbes celles dans lesquelles elles envelopperont le caribou grillé.  
Les hommes mâchent du pemmican ou hèlent des amis de l'autre côté du  
ruisseau.  
Un lagopède crie tout là-haut dans le bois.  
La fille de Sinhikole, deux ans, sidérée,  
Fait courir son regard levé sur les cimes et se perd dans l'air.  
Non loin, sa mère vérifie qu'elle a autour d'elle  
Tous les outils nécessaires pour commencer sa tâche.

Quelle sorte d'industrie? L'art de juger les pierres.  
Viens dans l'atelier. Assieds-toi. Prends-en une.  
Sens combien le nodule est adapté à ta paume,  
Combien sa fine gaine blanche imite la peau burinée,  
Ce grain subtil. Là, tel quel, un objet de peu d'importance,  
Une chose inexplicquée, qui ne révèle rien d'elle-même,  
De forme et de taille arbitraires, un jouet pour enfant  
À lancer en s'émerveillant quand chaque fois  
Il dessine une nouvelle figure en retombant dans la poussière,  
Mais rien de plus.

Combien nos intelligences nous trompent!

Combien elles aiment glisser sur la surface,  
Sans se fixer jamais sur les lames aiguisées  
De ce qu'il y a à l'intérieur. Libérons-le. Biseaute-le bien.  
Essaie-le. Essaie-le doucement. Cogne de nouveau. Maintenant frappe!

Sur tout ne pas forcer : tout autour les petits morceaux  
Trahisent un désir de pensée propre  
Sur l'essence de l'intérieur de la pierre.  
Mais quand tu touches juste, un pétale glisse du cœur  
Comme la fourrure de la chair : tu connais tes ressources  
L'équarrissage du cheval et du bison, le tannage de la peau  
Pour tes chaussures, tes habits, ton abri, la préparation des bûches  
Pour le petit bois, le crochet pour la pêche et la pointe de la lance.  
Maintenant tu as eu accès au début du mystère,  
Comprends-tu combien la pensée elle-même est impatiente  
De bondir hors de la pierre ? Le moment où,  
Sous tes doigts, le silice s'exprime comme ton esprit, projeté  
Dans le monde extérieur et prêt à le prendre, non pas juste pour vivre,  
Mais comme emblème d'une lutte de la vie entière  
Pour produire ce miracle de fabriquer l'autre,  
Le silix fleurissant dans ton imagination en une feuille de laurier ?

La femme de Sinhikole sourit, sélectionne, avec un œil qui sait sans savoir  
Un nodule miroitant sur le sol de l'atelier.  
Recommence. Sur le baldaquin là-haut, les oiseaux jasant, sans comprendre.

### III.

#### *Sinhikole et Ezpela*

« Ezpela, est-ce que tu te rappelles notre première rencontre,  
Comment nous étions allés dans les collines  
Pour prendre part aux cérémonies de la saison,  
Et il faisait bon et c'était le soir ?  
Je t'ai entendue près de la rive, tu riais,  
– l'eau incandescente comme une comète dans l'air —  
Et tu tournais et tu tournais en ruisseaux  
D'éclairs baissant ton dos et ta poitrine  
Tandis que tu te frayais un chemin à travers les tourbillons,  
Avec les roseaux pris dans tes cheveux.  
Le soleil est alors devenu ambre calme et lent,  
Soumettant toute la nature à ton cadre.  
Et il est apparu là, sous le saule pleureur,  
Que ton ventre était tacheté de rouan et d'argent,  
Et sous tes cuisses remuaient les muscles puissants  
Du saumon rentrant chez lui depuis la mer. »

« La première nuit où nous fûmes seuls –  
La tente nuptiale, les lampes vacillantes, le genièvre embaumant la pièce –  
Tu es venu devant moi, tu as retiré ta ceinture, ta peau de daim, tes chaussures,  
Et tu fus à genoux, nu ; l'ivoire et l'ambre de ton collier  
Comme des galets brillants dans les étangs l'été.  
Et je t'ai désiré.

Toucher tes épaules, ton cou, ta poitrine, ta cuisse  
Ton sexe dur, c'était comme sauter dans une terre  
Où les esprits font contrepoids, notre accouplement  
La réunion des eaux où les marées de la réciprocité  
Se rencontrent et roulent. Sur cette compréhension,  
La vie file : l'entrée de l'homme dans la femme,  
La jouissance de la femme sur le sexe de l'homme,  
Ne sont pas la conjuration d'une heure, le stratagème du corps  
Pour procréer ou quelque assouvissement d'un appel dans les reins,  
A moins que nous échouions à saisir que dans cet acte  
Nous faisons de nous-mêmes quelque chose de neuf, de plus riche qu'avant,  
Une source qui à jamais, comme nous y buvons,  
Jaillit de sous la terre.

Tant d'années depuis que nous étions allongés près du feu  
Tu embrasses mes seins amollis, je caresse ton visage buriné –  
Nous sommes comme ces falaises modelées par la rivière caressante,  
Singuliers, connus dans chaque repli, tendres.  
Je prends ton sexe dans ma main, j'ouvre mes cuisses.  
Inventons-nous encore une fois. »

#### *IV* *Printemps*

Un cri. Léger, le cri d'un nouveau né  
Au-delà du tipi. La femme de Sinhikole se réveille en sursaut,  
Repousse le rabat de la tente et retient bien son souffle  
Pour vérifier combien le monde a changé pendant la nuit dehors.  
Sa fille court, tête haute dans les herbes,  
Après l'image d'un papillon cramoisi.  
De l'autre côté de la rivière, un légère teinte, nouvelle,  
De saxifrage et de pissenlit – rouge, citron, bleu –  
Dégoutte de la falaise et parcourt les prés comme l'eau courante  
Que tu entends gicler dans les criques lointaines.  
Et disséminée le long de la rive il y a la ribambelle  
Des tentes des nouveaux venus, reliées comme diverses perles d'ambre  
Sur la bague d'un chef ou sur les toiles d'araignées dans la rosée.  
C'est la saison de tous les dialectes :  
Ils montent comme des essaims d'insectes, se fixant sur les richesses  
Des festivités qui ont lieu là, les cœurs mêlés et le pollen  
Qui transforme la graine en nectar et en vie.

Ma fille, viens à moi : on descendra en courant  
Au milieu de ces fleurs des champs tu seras sur mes épaules  
Jusqu'à cet endroit où tu joueras des heures durant  
Au milieu des buissons et dans l'ombre de l'eau

Avec tes nouveaux camarades. Combien tu ressembles aux civelles,  
Glissante et souple, aussi insouciant que la vandoise l'est du brochet.

\* \* \* \* \*

Reste tout près du bord.

Deux cents pieds au-dessus du lit de la rivière  
C'est de loin le meilleur endroit pour mesurer l'étendue  
Et l'énormité de ce qui se passe ici.  
De tous côtés et où que se porte ton regard  
Vois-tu les légers mouvements à travers les arbres  
Le lent cortège des tribus et des sous-tribus avec armes  
Et bagages qui arrive dans la brume et la fumée de printemps ?  
Je les dénombre toutes, année après année, les petites différences  
De cadences et de coutumes : celles-ci rampant sous le vaste roc surplombant  
Nos affluents orientaux, viennent de l'amont de la rivière  
Sur les plateaux recouverts de neige d'où les sources torrentielles  
Qui bordent notre monde tombent en écumant.  
La file qui vient d'occident apporte toujours  
Des histoires du grand delta ; là-bas dans un flot épais et visqueux,  
Notre rivière, noire, méconnaissable, remonte vers sa mort  
Dans le sel et le cri amer des oiseaux malveillants.  
Voici nos sœurs revenues de tel ou tel ruisseau minuscule en une journée de marche,  
Mariées à de nouvelles fraternités, escortant des maris,  
Ou nos cousines montrant différents tatouages d'oiseau, de renard ou d'insecte  
Qui les marquent à jamais et les relie à une autre chaîne.  
Une autre chaîne – c'est pour cela que nous nous retrouvons ici,  
Ce qui fait notre privilège de vivre entre la falaise et les levées  
De la rivière c'est ce lieu de pèlerinage, l'organisation rituelle  
Qui permet de répondre à l'obligation de rendre nos louanges.  
Cet endroit est l'omphale de ce que nous sommes.

\* \* \* \* \*

« Omphale est difficile. Menaçant. Sombre.

Fais en sorte que ta torche soit prête, la mèche dans la lampe  
Et de la graisse dedans. Écoute ton ventre en traversant les passages  
Et tiens chaque station nouvelle de ta terreur croissante comme une sorte de  
grâce. »

Sinhikole, assagi par des années d'enseignement, d'exhortation  
S'accroupit mécaniquement devant la porte de la chambre  
Et fait les gestes. Il place le masque d'oiseau  
Enduit sa poitrine et sa queue avec de l'ocre, introduit chaque initié  
Aux éléments essentiels de cette expédition ; ils sentent  
Les objets inhabituels, les éprouvent dans leurs paumes.  
Dès la soif, l'anticipation, la faim commencent à mordre.

À l'intérieur, il fait bon, les feux du soleil traversent encore le couloir extérieur  
Puis font place au clair de lune, le suspendent avec un voile

De non familiarité : les murs sont des coquilles d'huîtres  
Ou des femmes qui dansent ; les racines d'arbres perlés, artificiels  
Descendent en branches depuis le toit.  
Regarde tout ton souï tant que la lumière tient encore –  
C'est l'antichambre de la terreur.

\* \* \* \* \*

Froid, humide, comme les mains des morts qui courent  
Sur ton dos et tes épaules, entre tes cuisses,  
Et puis cette vision – ou plutôt non-vision – du jamais vu,  
Aucune nuit jamais n'a ainsi bandé les yeux des étoiles, éteint la lune ;  
D'habitude nous accueillons le fantôme ou l'ombre qui nous prêtent un corps  
En l'absence de nos êtres diurnes.

Pas là.

Là, il n'y a plus ni haut ni bas ni temps ni saison ;  
Ni couleur ni forme dotée de signification, ni chaleur  
Ni son ni souffle d'air, seulement le noir qui envahit le moindre orifice,  
Le noir dans tes oreilles et tes yeux, le noir sur ta langue,  
Le noir derrière, au-dessus, à côté, le noir qui annihile la pensée,  
Le noir à rendre le monde dément, le noir pour inaugurer la règne de la folie.

\* \* \* \* \*

Lève ta torche et fais la courir sur le mur de la galerie.  
Voici ce que tu es venu voir et que tu dois maintenant apprendre à voir,  
Privé de toutes les choses qui te servent à te définir au dehors.  
Ici tu n'as rien d'autre que des mensonges dans ton champ de vision,  
Enterré dans les entrailles les plus profondes de la terre.  
Personne ne sait quand nous avons découvert une distance  
Entre la réalité éprouvée de l'écorce, ou du caillou, ou du museau  
Et la réalité à l'intérieur de la tête – mettons l'incapacité  
Non à se souvenir, mais à faire sortir de notre tête la présence  
De ce que nous ne pouvons voir. Ne pense pas que quelques visites ici  
Feront de toi un adepte ; rappelle-toi toujours  
Que tu ne sauras jamais, sauf en explorant et en réexplorant,  
Ce que tu cherches. Tous ceux qui ont finalement gagné  
Une forme de sagesse dans ces grottes en connaissent le prix de souffrance, de  
séparation,  
D'heures passées dans les ténèbres dansantes simplement à veiller.  
Arrête-toi sur une ligne : les oreilles tendues et la tête  
De cet étalon rouge, la façon dont il saute sur sa jument,  
Ou la trace de la mue là, sur le bison, la démarche exaspérée du rut.  
Tiens-toi bien tranquille devant ces images  
Et bientôt cet espace délimité et cette absorption visionnaire  
Produiront leur effet. Sens-tu combien le souterrain imperceptiblement,  
Implacablement, se remplit de mouvement, et combien l'odeur argileuse de la  
tombe  
Est recouverte par une émanation de musc et d'herbe ?

Et quelque part, depuis l'utérus du temps,  
Depuis les passages qui l'ont conduit loin de nous  
Monte le grondement d'un rhinocéros aux abois –  
Hors des ombres il commence, reniflant l'air,  
Nous flairant, aussi rapide qu'un chamois faisant une embardée sur ses pattes  
Puis plus rien. Nageant dans une rivière alchimique  
Les troupeaux de cerfs surgissent des ramures de la forêt qui atteignent le ciel.  
Au-dessus d'eux, un aurochs uni tourne calmement dans l'air.  
Derrière le rideau de calcaire, cent mille lions  
Préparent en foulées bondissantes leur sortie de la pierre  
Et dressent leurs têtes avides le long des avant-toits.  
Leur proie, un bébé mammoth, flotte comme du duvet de chardon dans la  
brise.  
Entends-tu maintenant les roulements dans tes temples  
Ces métamorphoses qui s'accordent  
Et prédisposent au lieu le plus difficile qui soit ?

Viens près du bord ; il te faut te suspendre au vide  
Avant de pouvoir escalader jusqu'à la dernière marche  
Le monde transfiguré. Le courant d'air qui soulève tes cheveux  
C'est le souffle de la terre en personne.  
Là sont le mur et la blessure sacrés qu'affrontent tous ceux qui viennent ici.  
L'homme, le bison, se rencontrent – mais pas l'animal de pâturage  
Ni le vieillard accroupi près du feu ; non, en ces lieux ils remontent  
Jusqu'au crachat d'où nous sommes sortis  
Percés par la lance de quel au-delà,  
Ils sont les instruments par lesquels nous entrons et sortons  
De l'acte du temps et de sa responsabilité.  
Nous pensons le temps comme le passage des saisons,  
Dont nous espérons chaque année l'abondance inexplicable  
De bêtes et de plantes qui apporte grâce à nos vies,  
Et que la nuit, en relation avec nos généalogies,  
Nous honorons. Nous nous appelons « Tribu du taureau » –  
Nos fraternités, « ours », « mammoth », « aurochs », « cheval » –  
Chacun cherche une explication à son être profond  
Dans l'interrogation, la litanie et la célébration de ces noms.  
Tu as vu la somme de toutes les sagesses dans ces observations  
Saute et jubile et tremble dans ces grottes.

En dessous, c'est autrement.

Pas de monument mais l'image gelée  
D'un homme qui meurt et d'un taureau éviscéré  
Qui sont l'illumination de l'autre face du temps.  
Là est la fureur du moment inscrit,  
Le moment où il n'est plus possible de jouer  
Avec une infinité de possibles, de décider le changement  
De la trajectoire du harpon, de l'encornage, du passage de ce qui est vu  
Et du présent, dans l'invisible, l'ailleurs éternel.  
Tous les taureaux sont maintenus ici tête inclinée,

La crinière emmêlée, les entrailles pendantes comme un sexe entre les jambes,  
Et tous les hommes dans l'homme-oiseau, privilège de la tribu,  
Qui doit, afin de rendre supportable pour nous  
L'horreur de notre expédition hors du temps,  
Supporter la blessure, supporter le moment d'exil,  
Etre assez puissant pour prendre sur lui  
Le fardeau de la peur, la perte des forces, la disgrâce,  
L'extinction, ce que nous sommes venus, dans le fond de ces cavernes sombres,  
Affronter et défier.

Car celui qui n'a pas souffert de blessures

N'espère pas être guéri.

\* \* \* \* \*

La lumière et le bruit du monde d'en haut les frappe comme une hache.  
Combien, soudain, la terre même semble nerveuse, combien les arbres crient  
de vie à faire peur !  
Ils chancellent sous ce poids redécouvert de la vie,  
Le chaos et la prodigalité de ce qui semblait la routine :  
Comment toucheront-ils leurs femmes au soir tombé ?  
Ou supporteront-ils de regarder les membres et les corps délicats de leurs enfants,  
Qui se redressent comme des dieux autour du feu ?  
Sinhikole se voile les yeux, il s'immobilise  
Pour retenir encore un moment la certitude  
Des grottes, le double pivot des deux réalités  
Sur lesquelles chante l'esprit de l'homme.

Comme il est doux de pouvoir penser maintenant à la voix de sa femme appelant...  
Une fausse note. Trop de voix. Stridence.  
Sinhikole distingue dans sa rêverie une rangée de femmes  
Qui grimpent les rochers.

Pleine de dignité, sa femme se place devant lui,  
Raconte comment, alors qu'il faisait son expédition dans la caverne,  
Sa fille, après s'être baignée dans la rivière,  
S'est plainte de maux de tête, fut prise de convulsions,  
Et, comme l'aube pointait, en agonie, mourut.

Ils descendent ensemble vers le campement.  
Le masque de Sinhikole tremble dans sa main.

V.  
Été

« Profond midi. Caniculaire dans les arbres.  
Quelque chose de furtif dans le vert qui s'intensifie ;  
Une épaisseur le long des voies d'eau  
Qui enveloppe et assombrit l'endroit.  
Quand nous marchons sur les pistes, une carapace de feuilles  
Nous encercle et nous enferme, et une quarantaine de sons,  
Pas absolument des sons, mais de ces sons  
Grâce auxquels nous sommes venus ici et qui courent  
Dans notre sang. Nous n'éprouvons même pas le besoin de nous asseoir et  
d'apprendre  
Les cadences inconnues – un manteau de peur  
Bruisse de partout, pire dans la forêt sans vent  
Quand, invisible, soudain, un sanglier s'écrase dans un souffle  
Et que les profondeurs de la terre tremblent de leurs démons.  
Regarde le sol. Ces feuilles par millions  
S'incrustant dans la terre deviennent un voile  
Pour la connaissance : J'ai pris cette route hier  
Et je ne pouvais décider quel chemin emprunter.  
Si tu lèves ton regard vers nos refuges,  
Le feuillage bouge à ta rencontre comme un essaim d'abeilles.  
Est-ce un été précis qui nous a apporté ce changement ?  
Ou bien vient-il du fonds des âges et que nous ayons échoué à remarquer  
La disparition progressive des rennes, leur arrivée plus tardive,  
Toujours plus tardive, et les histoires de nos frères loin là-bas dans le delta  
Des flots qui ne reculent pas ? Les plaines où nos hommes  
Veillaient, et prêtaient l'oreille aux sabots, sont elles-mêmes englouties  
Sous une pluie d'arbres ; nos chasseurs deviennent  
Plus furtifs dans la forêt, passent encore plus de temps  
Loin des campements et, quand ils reviennent bel et bien,  
S'asseyent séparément en se blottissant contre leurs femmes,  
Nous jetant des regards, comme pour dire des secrets,  
D'herbes et d'animaux inconnus, une manière différente de vivre les tribus.  
Les initiés viennent encore, bien que moins nombreux —  
La forêt est un endroit sauvage, et certains ont été affamés  
En son centre – mais nous n'allons plus visiter tous les sanctuaires.  
Cela fait longtemps que nous trouvons trop dur de nous frayer un chemin  
dans les larges racines  
Qui obstruent les entrées, ou de laisser une trace humaine sur le chemin  
Des grottes sacrées à partir des pistes du daim dans les bois enchevêtrés.  
Et trop dur d'élucider les histoires  
Quand le départ des animaux a scellé pour jamais notre compréhension du passé.  
Les vieux ne peuvent pas courir après eux ; et ceux qui choisissent  
De chasser dans le territoire dérobé ont perdu jusqu'aux contours  
De ce qui donnait au message une réalité. »

Sinhikole touche la main de sa femme.  
Très haut sur les niveaux supérieurs de la falaise il s'étend  
Contre la pierre, chaude des rayons du soleil  
Et il examine les limites des plateaux  
Par lesquels les fraternités arrivaient autrefois.  
La rivière traîne une volute d'argent parmi les arbres.

Les taureaux bondissent dans les sanctuaires sans sommeil.

Le silence de la forêt s'accroît à toute vitesse.

« When the Animals Came »,  
poème extrait du recueil *In a Valley of This Restless Mind*  
(Enitharmon Press, Londres, 1997)